

Deux histoires passionnantes : la Rose et la Tulipe

Dominique GEOFFROY

Dans le contexte de rénovation du Jardin botanique, la nouvelle roseraie a repris ses droits depuis quatre ans à l'emplacement même de l'ancienne où, durant quelques décennies, fut exposée une collection de plantes médicinales. L'objectif de cette nouvelle présentation s'exprime essentiellement dans l'histoire chronologique des espèces et cultivars ancestraux de roses ayant jalonné l'histoire de l'homme.

De même, en 2008, fut créée une plate-bande retraçant l'histoire passionnante de la tulipe. Clin d'œil involontaire entre la tulipomania et le récent *crash* boursier ! Il devenait évident de dresser un portrait de ces deux nouvelles stars du Jardin des Sciences.

Histoire des roses anciennes

Dès l'origine de l'humanité, des personnes sensibles à la beauté des fleurs ont certainement dû exister et il est probable que l'homme cueilleur-chasseur ait pu admirer la délicatesse des églantines (roses sauvages), apprécier la finesse de leur parfum, voire même les déguster.

Les Premiers pas. Lorsqu'il est devenu jardinier, l'homme a probablement introduit des rosiers sauvages dans ses premiers jardins, même si la priorité était donnée aux plantes nutritives puis médicinales. Une règle pourtant s'observe au cours de l'Histoire : les conflits n'engendrent pas la contemplation et la culture des plantes pour leur beauté ne se démarque qu'en période de paix.

Donc, ce sont les rosiers indigènes que les premiers « jardiniers » ont utilisé : *Rosa canina* (le rosier des chiens, l'églantine classique) (fig. 1), *Rosa pimpinellifolia* (rosier à fleurs de pim-

Fig. 1 • *Rosa canina*.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.



Fig. 2 • *Rosa gallica*.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.

prenelle), *Rosa pendulina* (rosier des Alpes) et surtout *Rosa gallica* (Rosier de France) (fig. 2), la plus belle espèce, dont la distribution géographique s'étend jusqu'au Moyen-Orient.

Les premières formes doubles étaient les plus appréciées et les auteurs grecs et latins en parlaient déjà (Hérodote, Théophraste et Pline).

Dans les jardins, le rassemblement des espèces favorisa les hybridations naturelles, de telle sorte qu'à la veille de la Révolution, tout ce qui est cultivé descend de cette *Rosa gallica*.

A l'époque romaine, la culture de la rose connaît un engouement particulier. On parsème de pétales de roses les dalles de marbre. On vit une époque faste et le goût des plaisirs y pourvoit. En revanche, les périodes de troubles des grandes invasions et du Moyen Age ainsi que la censure religieuse (rose rouge) n'ont pas favorisé son expansion ; la rose fut boudée.

Au Moyen-Orient, *Rosa gallica* se croise par hasard avec une rose botanique locale et donne la Rose de Damas, *Rosa x damascena* (1) (fig. 3), rapportée ensuite en Europe vers 1250 par Robert de Brie. *Rosa x damascena* mise en présence de *Rosa canina* va s'hybrider fortuitement avec elle et donner *Rosa x alba* (fig. 4).

Au Moyen Age, on se met progressivement à utiliser la rose à des fins cosmétiques et aromatiques. Lorsque Thibaut de Champagne ramène des croisades une rose nouvelle, *Rosa gallica officinalis*, l'aspect médicinal de cette variété va faire de la ville de Provins la capitale des apothicaires.

A la Renaissance, l'eau de rose est si appréciée qu'elle aurait servi, dit-on, à baptiser le jeune Pierre de Ronsard ! Plus tard, en 1690, on ne dénombre pourtant que quatorze variétés de



Fig. 3 • *Rosa damascena*.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.

Fig. 5 • *Old Blush*.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.

Fig. 4 • *Rosa x alba*.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.

Fig. 6 • *Champney's Pink Cluster*.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.

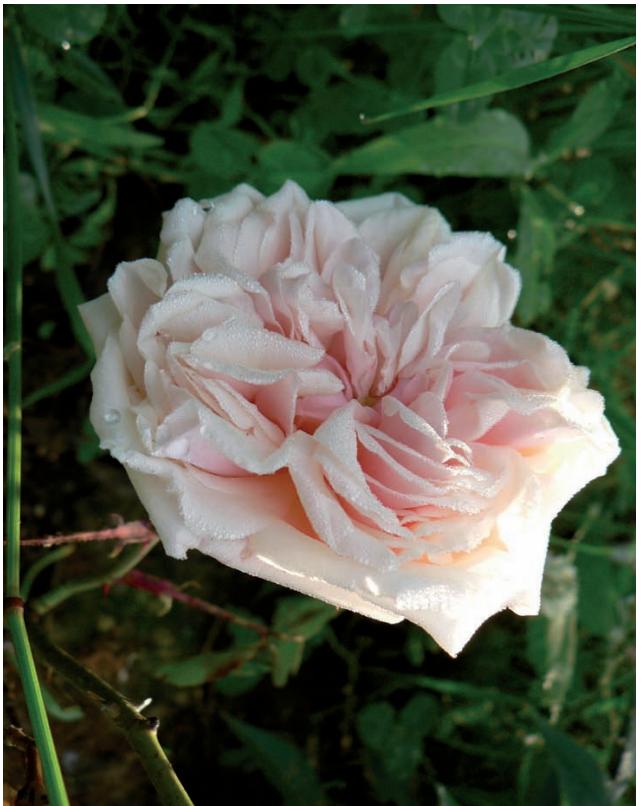
Fig. 7 • Park's Yellow tea scented China.
© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.

Fig. 9 • Gloire de Dijon.
© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.



Fig. 8 • Gloire de Dijon.
© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Dominique Geoffroy.

Fig. 10 • Variété Semper Augustus,
dessin du XVIIe siècle.



roses contre soixante-dix sept anémones, deux cent vingt cinq œillets et quatre cent trente sept tulipes...! L'Europe vient évidemment de vivre l'époque de la « tulipomania » !

L'essor des roses galliques. Au XVI^e siècle en Hollande, le développement de l'horticulture va conduire à l'apparition de *Rosa x centifolia* (rose à cent feuilles (2)), en fécondant les variétés les plus doubles déjà connues, entre elles. On avait d'ailleurs coutume de les appeler roses de Hollande. Elles furent de toutes les représentations des grands peintres flamands et hollandais et parmi les thèmes omniprésents des styles Louis XV et Louis XVI. Cet engouement nouveau de la noblesse pour la rose sera le point de départ des nouvelles hybridations.

La génétique complexe de *Rosa x centifolia* va pousser cette variété à muter facilement. La plus spectaculaire de ces mutations est sans doute *Rosa centifolia muscosa*, chez qui le pédoncule et les sépales se couvrent d'excroissances glanduleuses et odorantes, donnant l'aspect d'une mousse, ce qui leur vaudra d'être appelées roses mousseuses.

La fin du XVIII^e siècle verra l'apparition de *Rosa x portlandica* (rose de Portland), résultat du croisement entre une variété remontante de la rose de Damas (*Rosa x damascena bifera*) et *Rosa gallica officinalis*, dédiée à la Duchesse de Portland.

Ainsi s'achève l'histoire des origines de toutes ces roses dites « galliques » que le début du XIX^e siècle va rajeunir en créant une quantité de variétés dans les sections dites *gallica*, *damascena*, *alba*, *centifolia*, *centifolia muscosa* (mousseux) et *portland*.

Le *miracle chinensis* et l'influence de Joséphine de Beauharnais. Une révolution va s'opérer avec l'arrivée des roses «bengale» à la fin du XVIII^e siècle. L'époque des grandes découvertes et l'amélioration des transports maritimes vont permettre à *Rosa chinensis*, espèce spontanée extrême-orientale, d'arriver en Europe, à partir de quatre origines différentes, dont la fameuse rose *old blush* (fig. 5).

Mais ces roses avaient déjà été travaillées par les chinois depuis deux mille ans ! Moins rustiques que les galliques, elles montrent une remontance quasi perpétuelle (3).

C'est cette particularité qui va être recherchée par les rosieristes afin d'étendre la période de floraison des roses galliques. Malheureusement, pour des raisons génétiques, les croisements gallique-chinensis ne se réalisent pas et la piste est abandonnée.

Toutefois, l'Impératrice Joséphine réussit à se procurer *old Blush* pour son domaine de La Malmaison, malgré le blocus international !

Elle fait don de sujets à son ami pépiniériste Noisette et au directeur des jardins de l'île Bourbon (4). M. Noisette en envoya à son frère en Amérique, dont le voisin, M. Champney, était collectionneur de roses et possédait la rarissime orientale *rosa moschata* (rose musquée). Par fécondation au pinceau, celui-ci obtint en 1811 le croisement *chinensis-moschata* baptisé *champney's pink cluster* (fig. 6), le premier d'une lignée de rosiers dits «Noisette». L'influence de l'Impératrice est telle qu'une foule de personnes fortunées se sont lancées dans la plantation de rosiers. Cette manne financière nouvelle explique l'apparition d'un grand nombre de rosieristes qui vont marquer le XIX^e siècle.

Au XIX^e siècle le «*bing bang*», précepteur des roses modernes. A la même époque, deux autres roses de Chine déjà très travaillées par les Chinois sont introduites en Europe. Leur parfum de thé frais leur vaudra le nom de roses « thé ».

Elles furent nommées *Hume's Blush tea scented rose* et *Park's yellow tea scented china* (fig. 7) qui avait la particularité d'être jaune pâle, couleur inconnue alors en Europe dans les hybridations. Plus doubles que les bengales, elles étaient cependant plus gélives et c'est dans le midi de la France que leur culture fut la plus florissante au cours du XIX^e siècle.

On réitère le croisement de ces roses avec les galliques, mais toujours pour des raisons génétiques, les essais restent vains.

Cependant, croisées avec les «Noisette», les roses thé vont pouvoir donner une grande diversité de roses destinées notamment à la fleur à couper en toutes saisons (les thé-noisette).

En 1819, arrivent de La Réunion des graines d'une rose issue du croisement fortuit de *Rosa x damascena bifera* (Damas d'été) avec *old blush*, don de l'Impératrice ! Victoire de la nature ! Les gènes galliques se sont enfin unis aux gènes *chinensis*. Elle fut nommée *rosa x bourboniana* qui engendra toute la série des «Bourbon».

La naissance de «Gloire de Dijon» (fig. 8 et 9). C'est ainsi que Jacotot, en mariant le thé-noisette Jaune Desprez avec le bourbon Souvenir de la Malmaison, obtiendra en 1853 une des roses les plus connues dans le monde avec plus de cent cinquante descendants : la Gloire de Dijon !

Des roses dépassées mais au charme fou. De génétique complexe, les nouveaux hybrides furent alors nommés Hybrides remontants, typiques de l'époque victorienne, leurs gènes galliques leur apportant parfum, résistance et rusticité, tandis que les gènes *chinensis* leur donnaient le pouvoir d'une remontance modérée, mais aussi de la fragilité. Ceci les condamna à long terme et avec eux s'achève la liste des roses dites « anciennes », aux formes et parfums incomparables.

L'obsession des rosieristes était alors de donner aux rosiers européens la remontance des rosiers de Chine et le suave parfum des « thé ».

En 1867 en France et en 1882 en Angleterre, naissaient deux roses issues du croisement tant attendu entre les hybrides remontants et les roses thé.

Avec *La France* de Guillot et *Lady Marie Fitz William* de Bennett, commence la longue liste des hybrides de Thé et des roses modernes qui marqueront le XX^e siècle. Mais pour elles et toutes les suivantes, ce sera une toute autre histoire...

Histoire de la tulipe

Une longue et fascinante histoire. C'est en 1593, soit il y a plus de quatre cents ans, que la première tulipe fut plantée en Hollande et c'est aussi la date de naissance de l'une des plus florissantes industries de l'horticulture ornementale. L'histoire de la tulipe débute cependant bien avant 1593 et elle vaut la peine d'être racontée.

La fleur des sultans. Il existe de très nombreuses espèces de tulipes sauvages en Europe et en Asie, mais c'est dans l'ancienne Turquie que la tulipe fut domestiquée pour la première fois, en tant que mets ! En effet, ces bulbes riches en amidon furent longtemps un aliment de base pour les paysans pauvres. Mais les fleurs, d'une remarquable beauté, attirèrent aussi les regards et les plus beaux spécimens furent offerts aux sultans. Éventuellement la tulipe devint le symbole de l'aristocratie turque. De nos jours, les tapis turcs se parent encore du motif de la tulipe symbolique. En passant, les noms tulipe et turban dérivent du même mot turc *thoulypen*, les fleurs ressemblant au couvre-chef préféré des Turcs.

L'arrivée en Europe. C'est un ambassadeur autrichien, Guislain de Busbecq, qui rapporta de la Turquie les premières tulipes en Europe en 1554, tulipes qu'il acheta à grands frais et en secret (au péril de sa vie), car la vente des bulbes de tulipe aux étrangers était interdite. Il offrit ses bulbes magnifiques à Ferdinand Ier, Empereur d'Autriche, qui les fit cultiver dans les jardins impériaux. Le renom de cette fleur spectaculaire atteignit bientôt toute l'Europe, mais sa culture demeura un secret bien gardé des Autrichiens jusqu'au jour où le maître des jardins impériaux, Cariolius Clusius, quitta son poste pour devenir professeur au Jardin botanique de Leyden, aux Pays-Bas, emportant avec lui quelques bulbes de tulipe. C'était l'année de grâce 1593.

Une popularité incroyable qui conduit à la « tulipomania » (fig. 10). Les tulipes de Clusius firent sensation aux Pays-Bas, à tel point qu'il ne put les multiplier assez rapidement pour rencontrer la demande. Pour décourager les acheteurs trop avides, il décida de fixer le prix des tulipes à un niveau si exorbitant qu'il était certain que personne n'en achèterait. Mal lui en prit, car en agissant de la sorte, il ne fit qu'attiser la convoitise générale, de sorte que, une bonne nuit, un inconnu s'introduisit dans son jardin et vola la presque totalité de ses bulbes de tulipe !

Dire que les Hollandais appréciaient les tulipes ne serait guère une exagération: leur culture devint vite une passion nationale. A tel point qu'une vague de spéculation s'empara du pays tout entier. Chaque tulipe la moindrement différente

des autres – que ce soit par un coloris nouveau ou un pétales de plus ou de moins – valait plus que son pesant d'or. Les marchands établirent à travers le pays des marchés où l'on pouvait vendre et acheter les nouveautés de tulipes. On raconte qu'un bulbe changea de mains non moins de trente sept fois dans une même journée, quadruplant de valeur. Ce fut les premières bourses d'échange du monde et d'ailleurs le mot français «bourse» dérive du mot néerlandais signifiant bulbe.

La spéculation alla en augmentant : un marchand échangea, contre un seul bulbe d'une nouvelle variété (qu'il n'avait d'ailleurs jamais vue en fleur!), deux charrettes de blé, quatre charrettes de seigle, quatre boeufs, huit cochons gras, douze gros moutons, deux tonneaux de vin, quatre barils de bière, deux barils de beurre, une demi tonne de fromage, un lit complet avec sa garniture, un habit et une chope en argent. La valeur de certains bulbes atteignit l'équivalent de 40 000 \$ et les peintres de l'époque, notamment Rembrandt, les immortalisèrent dans leurs peintures.

Toute spéculation exagérée finit par éclater tel un ballon trop gonflé et le *krach* du marché des bulbes en 1637 fut retentissant. Il survint lorsque l'on découvrit que, pour créer une nouvelle tulipe « flammée » (la tulipe la plus appréciée de l'époque), il suffisait de la planter à côté d'une autre tulipe flammée. La coloration tant convoitée étant provoquée par un virus ! Des fortunes s'écroulèrent et, du jour au lendemain, maintes gens parmi les plus riches du pays se retrouvèrent parmi les plus pauvres. Certains se suicidèrent, d'autres quittèrent à jamais le pays. Un spéculateur fut même contraint, pour survivre, à manger un lot de bulbes qu'il avait pourtant payé plus de un million de dollars une semaine auparavant.

De nos jours (fig. 11 et 12) : les effets du *krach* se firent sentir longtemps mais depuis, la tulipe s'est bien remise de sa débandade à tel point que sa production constitue maintenant une industrie de plusieurs milliards de dollars, que les festivités entourant sa floraison attirent des millions de touristes tous les ans et que les tulipes hollandaises sont renommées dans le monde entier.

La tulipe lie d'ailleurs les Canadiens et les Hollandais suite à l'invasion des Pays-Bas en 1940. Le Canada hébergea la princesse Juliana (fille de la reine Wilhelmina des Pays-Bas) et sa fille Beatrix pendant la guerre. Lorsque Juliana donna naissance à la princesse Margriet, le gouvernement canadien déclara que la salle d'accouchement de l'Hôpital civique d'Ottawa faisait partie du territoire Hollandais, permettant ainsi que la fillette obtienne la citoyenneté néerlandaise. Après la guerre, la princesse, devenue la reine Juliana, fit envoyer au Canada plus de dix milles bulbes de tulipes annuellement au pays en guise de remerciement. La reine Juliana est décédée en 2004, et c'est sa fille aînée, l'actuelle reine Béatrix, qui perpétue la tradition depuis 2005. ■



Fig. 11 • *Tulipa greigii*.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Karine Lange.

Fig. 12 • Tulipe cultivar bourguignon.

© Jardin des Sciences, Dijon, cliché Karine Lange.

NOTES

1. La mention x signifie que la rose est hybride

2. On appelait à l'époque les pétales feuilles

3. Faculté de refleurir en été et automne

4. Aujourd'hui La Réunion